

L'identité littéraire ou le défi d'une transmutation : du déni de la lecture à l'impératif de l'écriture

Elena-Camelia BIHOLARU

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie
cameliabiholaru@litere.usv.ro

Abstract : The article examines the complex dynamics that underpin the metamorphosis of a literary identity in the specific case of French writer Agnès Desarthe. By attributing the value of an authorial palimpsest to the corpus of study, based mainly on the autobiographical narrative *Comment j'ai appris à lire (How I Learned to Read, 2013)*, the analysis identifies the points of rupture, transgression, and conversion in the construction of literary identity. The denial of reading constitutes a paradoxical detour and a form of creative diversion that undeniably fuels the conversion to writing. The linguistic conflict linked to a complex family genealogy, the cultural clash between minority heritage and dominant culture with multiple conflicts of loyalty, and the educational model dissensions between legitimate readings and personal readings all merge into the claim for an identity that comes through reading. The analysis of literary scenography assuming various behaviors reveals and reconstructs the secret passages that lead from a hatred of reading to a love of books, writing, or translating books, while investigating the process of literary creation and the metamorphosis of the creative self.

Keywords : *autobiography, literary identity, creative process, reading, writing, Agnès Desarthe.*

Le palimpseste auctorial et l'identité littéraire

« Où je suis quand je lis ? », « Où je suis quand j'écris ? », « Qui je suis quand je lis ? », « Qui je suis quand j'écris ? ». Ce sont les points principaux d'une interrogation que le sujet littéraire met en scène tout en désignant la fonction autoréférencielle et autoreprésentative de l'espace de la création littéraire. Soit-il cet espace le produit du mouvement de réflexion et d'intuition propre à la conscience auctoriale ? Soit-il ce moi la métamorphose continue d'un sujet qui se définit tout en construisant une conduite auctoriale ? En quelle mesure l'univers littéraire d'un sujet créant – soit-il lecteur, écrivain ou traducteur – épouse, par des voies directes ou détournées, le mouvement de la création ? En quelle mesure la production d'un acte littéraire épouse intimement l'identité et le devenir du sujet créant ? Expériences et pratiques à la fois, la lecture, l'écriture et la traduction se gravent dans un palimpseste littéraire où l'expression de soi désigne et nourrit réciproquement l'identité et l'espace littéraires.

Les cadres discursifs de ce qu'on peut nommer suggestivement le palimpseste auctorial se manifestent à travers l'hétérogénéité générique des écritures de soi. D'une part, les écrits autobiographiques qui adoptent des configurations protéiformes dont les récits rétrospectifs ou les essais d'introspection et d'approfondissement du moi ; d'autre part, les documents poétiques qui se déclinent dans des écrits qui exposent le processus de création ou bien révèlent des conduites créatrices. Le propre de ce palimpseste auctorial à part est son édification au fur et à mesure de l'exploration du moi à travers les opérations mises en œuvre par la conscience auctoriale. Le récit d'exploration auctoriale est le récit d'une connaissance qui démultiplie indéfiniment les points d'approche dans un mouvement circulaire et croisé. D'une part, le trajet des étapes de la création et la réflexion durant la genèse de l'œuvre et, d'autre part, le cheminement qui retrace le devenir du sujet et sa métamorphose en train de se faire. La conscience auctoriale puise dans cet espace de type palimpseste auctorial afin de préparer le moule qui permet en effet la naissance de l'identité littéraire.

Le récit autobiographique d'Agnès Desarthe *Comment j'ai appris à lire* (2013) et une série d'entretiens de notre corpus de travail ouvrent l'espace d'une ample investigation de l'espace intime de la création littéraire, du devenir du sujet qui agit dans l'espace littéraire, une exploration menée autant au niveau de la conscience claire qu'au niveaux des surgissements de l'inconscient. La mise en scène de cette descente dans les profondeurs du moi laisse monter en surface et, surtout, s'inscrire sur la page, une voix secrète qui assure le lien occulté entre l'écrivain et le traducteur d'aujourd'hui et l'enfant d'autrefois.

Le récit proprement-dit ne livre pas directement les enjeux mémoriels et réflexifs qui marquent le parcours visible du sujet. Le « je » narratif maintient l'écart temporel entre le vécu d'autrefois et l'examen d'aujourd'hui dans le flux continu du présent de la rédaction homologue au flux de la conscience. L'analyse de la mise en scène littéraire ne doit pas pourtant éluder le fait que le « je » narratif occupe dorénavant la position de celui qui se réjouit de la reconnaissance du métier littéraire et de la confirmation de la valeur professionnelle. Par conséquent, le moi qui remémore, rétablit et anticipe son entreprise s'investit doublement dans une démarche rétrospective et prospective dont le but implicite est celui d'étaler et de reconstituer les stratégies qui sont mises à l'œuvre par la conscience auctoriale. Le récit réside plutôt dans la création d'une scène littéraire qui se révèle au fur et à mesure de sa progression, un travail d'investigation et d'investissement de sens qui rappelle comme dans une mise en abyme celui du traducteur. La mise en scène dévoile la démarche réflexive d'une conscience auctoriale qui se scrute et qui saisit le mouvement de son devenir en tant que découverte progressive. Le lecteur participe ainsi à une véritable enquête du moi sur lui-même, il devient le témoin privilégié d'une quête d'identité, il est sollicité à prendre part à ce dévoilement de l'intime.

Le débat à découvert de la conscience auctoriale suit en principal les points de rupture, de transgression et de conversion du moi : « celui qui écrit développe, à son insu, un remède en réponse à un incident, à un accident survenu dans la sphère des mots » (Desarthe 2013 : 146) et « dans ma représentation personnelle de l'acte d'écrire, l'abandon, la déception, le

renoncement, l'anonymat président (...), l'écrit donc s'échappe, se transforme » (Desarthe 2013 : 139). Pour le moi qui se définit par rapport à l'espace littéraire, l'écriture fonctionne subrepticement comme une forme de thérapie qui guérit un fantasme ou un malentendu originaire ou bien elle laisse apparaître un jalon, une étape, le point de fuite d'une métamorphose qui se déploie, susceptible d'être indéfiniment interprétée.

En suivant le processus d'édification de l'identité littéraire, le « je » narratif envisage ainsi de saisir la matière première de ce tissu qui compose l'identité littéraire, ou au moins il tente de faire revivre la teneur du moi profond, de délivrer la substance intime porteuse d'une réalité physique contenue dans l'espace donné d'un récit de vie et d'un devenir littéraire.

L'espace littéraire et les conflits identitaires

Dans le devenir de tout écrivain ou dans le statut de tout professionnel travaillant dans les métiers du livre, l'expérience et la pratique de la lecture font partie de l'ordre de l'implicite et relèvent des éléments distinctifs qui forgent une identité. Le témoignage qui décline la valeur identitaire d'un tel attribut irréductible emprunte l'apparence d'une dénégation emblématique susceptible, par un processus de dévoilement concerté, soit d'annuler sa portée soit de la redéfinir par une opération d'élargissement. De toute manière, la contestation implique un enjeu provocateur et sa mise en œuvre exige un agencement graduel et une bonne maîtrise des effets esthétiques.

Le « je » narratif choisit de suivre à rebours l'histoire d'une conversion où le fils rouge est une insuffisance fortement incriminée à l'âge de la formation telle l'incapacité de lire, le défaut de ne pas savoir lire, le refus de lire. Cette forme de défaillance tributaire à l'usage des lettres que l'enfant d'autrefois a vécue comme angoisse et qu'il a assumée comme identité est mise en scène par une conscience auctoriale qui fait de la remémoration un acte d'exploration et de découverte.

L'analyse de la scénographie littéraire relève en effet toute une série de conflits identitaires dont la mise en lumière marque progressivement le dépassement d'un obstacle, la libération d'une tension inconsciente, l'émancipation des contraintes, la transgression des résistances à tous les niveaux de la confrontation du moi avec le jugement des autres : « Il me semble que la perception du jeu social et des enjeux de représentations autour des livres et de leurs auteurs pourrait contribuer à expliquer ma défiance, mon retrait, mon refus. » (Desarthe 2013 : 50) Pour le sujet qui fait son procès de conscience, la mise en évidence des mécanismes de la perception et de la représentation précède ou ouvre néanmoins l'accès à la source occultée des conflits.

Le conflit linguistique est déclenché par la vacance d'une langue maternelle (particularité de la mixité identitaire) qui n'est pas une donnée innée, mais le champ de confrontation entre toutes les langues reçues en héritage à travers le lignage maternel ou paternel : « rien dans mon expérience n'a ressemblé à ce qu'il est commun d'appeler la langue maternelle. » (Desarthe 2013 : 62) La mère d'Agnès Desarthe, « née à Paris de parents russes parlant aussi le yiddish et le roumain » est, par éducation, francophone et, par profession, angliciste. Son père, le pédiatre Aldo Naouri, d'origine libyenne, par éducation adopte l'anglais, par profession il exerce en français, mais, par naissance, il parle

l'arabe et l'un de ses dialectes. A l'intérieur de cette identité multiculturelle, pour l'enfant, le statut du français langue maternelle n'est pas un acquis qui s'impose de soi, mais, au contraire un acquis submergé par la perception des parents vis-à-vis du français en rapport avec un contexte historique familial marqué par l'exil, l'immigration, la décolonisation ou la déportation.

« Des années durant, j'ai refusé de lire parce que mon grand-père maternel avait été déporté, parce que la famille de mon père avait été contrainte de quitter la Lybie, puis l'Algérie, parce que malgré nos efforts, nous n'étions jamais suffisamment français, suffisamment bourgeois, parce que la lecture, par un malheureux jeu de passe-passe, avait été associée à la France, la France au terroir, le terroir à ce que je ne connaissais, ne posséderais jamais. » (Desarthe 2013 : 89)

Le refus de lire en français devient l'effet d'un transfert plus ou moins conscient chez l'enfant d'autrefois qui, par un devoir implicite de transmission, se sent obligé de manifester une forme de loyauté, d'endosser une forme de proteste et de révolte et de s'inscrire dans une dissidence, même si elle est la condamne à l'échec scolaire et social et la soumet à la fatalité historique subie par ses proches.

Le décryptage du conflit linguistique, racine profonde du refus de lire, semble démultiplier les points d'approche à la recherche d'une perspective globale où chaque détail comporte une signification particulière et, à la fois, apporte un degré de plus dans l'exploration du sujet. Un deuxième décryptage attribue au choix de la langue la fonction d'un élément porteur de tensions familiales : « le conflit de loyauté, symptomatisé dans la lecture, ne se résumerait plus à « mes parents contre le reste du monde » mais plutôt à « mes parents, l'un contre l'autre » (Desarthe 2013 : 104). Un troisième décryptage offre le point de vue d'un sujet en train de découvrir, à un autre moment de son devenir, la possibilité de se dissocier de l'héritage familial du monde archaïque (non pas autant géographiquement que socialement et historiquement) afin de choisir de suivre une voie propre, à l'intérieur de la modernité occidentale : « Ce n'était plus ma faille contre la France, ni mes parents l'un contre l'autre, c'était le monde d'avant contre le monde de maintenant ; et au sein même de cette contradiction : la femme soumise contre la femme savante. » (Desarthe 2013 : 107) En effet, la réconciliation avec la lecture implique pour Agnès Desarthe une transgression des frontières sociales et historiques, elle constitue le gage d'un interdit franchi : « Chaque fois que dans une œuvre je découvre une scène où un personnage privé d'éducation apprend à lire, je pleure. (...) en souvenir de ma grand-mère analphabète, de mes tantes illettrées (Desarthe 2021 : v.e.) ; de plus, par la valorisation de la lecture, le sujet manifeste une volonté d'affranchissement qui lui confère le support fondamental d'un devenir qui choisit d'assouvir son besoin vital d'autonomie et de liberté : « Un esprit qui sait lire, est, pour moi, comme un corps qui sait nager : sauvé, autonome et donc libre. » (Desarthe 2021 : v.e.)

Pour la traductrice Agnès Desarthe, le conflit linguistique de la langue maternelle ouvre déjà à l'âge de l'enfance le débat sur l'intraduisibilité ; les tentatives du père de lui traduire des contes du folklore judéo-libyen ou des souvenirs d'enfance le ramène chaque fois à dénoncer un acte raté et une

opération de trahison : « En français, ça ne donne rien ». Le ressentir de l'enfant visant la prééminence de l'arabe sur le français, due à une richesse émotionnelle particulière (dissimulant en effet une douleur intime secrète chez son père), constitue un autre facteur de déviation :

« J'étais vexée, je crois, que mon père parut privilégier le passé au présent, et surtout à l'avenir. Nous, ses enfants, nous étions nés en France ; nous grandirions donc dans cette langue deuxième, cette langue du pis-aller, de l'approximation poétique, de la neutralité émotionnelle. » (Desarthe 2013 : 62).

Dans la vision de l'enfant, le français porte ainsi le stigmate d'une langue déconsidérée, d'une langue cible « avec toutes les souffrances et les humiliations que ce terme suppose » dans son imaginaire. Le transfert de cette perception linguistique, l'incorporation de l'héritage familial affecte tous les niveaux de l'apprentissage du français : « J'hésite souvent à prendre la parole de peur de commettre une faute et toujours, quand j'écris, j'ai l'impression de produire un galimatias hybride, maladroit, tangent, éternellement asymptotique au français. » (Desarthe 2013 : 64)

L'analyse du conflit linguistique a la vocation d'une ample interrogation sur le rapport complexe entre l'identité et l'altérité à l'intérieur d'une culture, où la transmutation des défis privilégie le déchiffrement de soi à la lumière d'autrui.

« Pourquoi malgré un passeport, une éducation, une culture, des avantages, un grand confort matériel et affectif, l'enfant se sent-il étranger ? Marqué du stigmate indélébile des parias ? Pourquoi demeure-t-il méfiant, mal sûr ? Quel intérêt a-t-il à prêter un serment que personne n'exige qu'il tienne ? Qui croit-il sauver, et de quoi ? » (Desarthe 2013 : 63)

L'analyse à rebours permet au sujet en train d'écrire et de décrire son parcours sous la forme du récit autobiographique de convoquer dans l'espace littéraire toutes les instances qui ont présidé à la naissance de son identité, une identité dont les fondements et l'évolution ont l'apanage des lettres. L'espace littéraire devient ainsi un espace de confrontation et de rapprochement qui a la qualité de dissoudre les conflits, de transgresser les polarités, d'anéantir par la lumière de la conscience auctoriale les fantasmes ou les obsessions d'un passé corrompu ou alourdi par les aléas de l'histoire.

Dans le tableau linguistique de la formation de l'enfant, l'anglais occupe une place privilégiée. D'une part, elle constitue « un objet de conquête irrésistible » grâce à l'emploi fait par les parents en tant que code secret « pour communiquer entre eux devant leurs enfant ». D'autre part, l'anglais détient un statut différent du français, de l'arabe et du russe, langues « contaminée(s) par l'exil », et, de plus, elle lui offre la promesse d'un « territoire neutre » où son évolution est « libéré(e) de la menace d'une trahison, affranchi(e) des conflits de loyauté », une langue qui appartient ainsi « à qui voulait la prendre, à qui voulait l'apprendre. C'était le véhicule d'un renouveau possible, d'un nouveau départ. » (Desarthe 2013 : 64)

Au début de la carrière de professionnel dans les métiers du livre, même avant d'écrire de la littérature de jeunesse, l'anglais joue pour Agnès Desarthe un rôle de premier ordre dans l'identité traductive car l'anglais devient la langue

source de ses traductions vers le français. Dans les derniers chapitres du récit autobiographiques, elle attribue en effet à la traduction « le secret de sa délivrance » (Desarthe 2013 : 110) grâce à l'apprentissage des vertus de la médiation, une médiation dans laquelle elle découvre une voie d'accès à « l'âme de l'écrivain » et « au moment d'ascension au langage » de l'insaisissable propre au processus de création.

Dans le cas d'Agnès Desarthe, le décryptage de sa position identitaire par rapport à l'héritage linguistique multiple constitue un détour qui sert de toile de fond pour la mise en scène de tous les éléments de divergence et de convergence qui participent à l'édification de son identité littéraire. En effet, l'herméneutique du texte impose une distinction plus nuancée : l'enfant ne vit pas le refus de la lecture (« J'apprends à lire sans m'en rendre compte. », mais aussi « je détestais lire »), mais le refus des livres : « Je n'ai aucun problème avec la lecture. J'ai un problème avec les livres. Il me faut plus de dix ans (ce qui en début de vie, est comparable à l'éternité) pour le résoudre. » (Desarthe 2013 : 18)

L'identité lecturale d'Agnès Desarthe est relevée d'une part, par sa résistance aux « lectures officielles » – « Je refuse Balzac, je refuse Flaubert, je refuse Zola, Stendhal, et puis Sartre, Proust, Nizan. » et, d'autre part, par la fascination envers les écrivains qui lui donnent « le sentiment d'entrer en contact avec la littérature », qui lui offrent « des grandes idées généreuses, des tournures provocatrices. » (Desarthe 2013 : 38) tels George Sand, Marcel Aymé, Boris Vian, Jacques Prévert, et, plus tard, Marguerite Duras, Camus et Faulkner. L'expérience de la lecture est réservée à un choix personnel toujours défiant par rapport aux critères d'une hiérarchie ou d'une autorité esthétiques imposées par le système d'enseignement. Le contrat de lecture serait ainsi un acte de volonté personnelle, un acte dont le moi se sert afin de déclarer sa liberté à l'autrui. Dans le cheminement et la recherche de l'identité, la démarche lecturale rejoint la démarche scripturale dans le même esprit de l'affirmation de l'expression de soi. En effet, l'identité lecturale est perçue comme le revers ou bien le tremplin de l'identité scripturale : « Lire ne sert à rien. Moi, ce que je veux, c'est d'écrire. J'ignore qu'il existe un lien de nécessité entre ces deux activités. » (Desarthe 2013 : 14) L'impératif de l'écriture apparaît dans le récit autobiographique comme une constante, une forme d'exigence intérieure que le sujet manifeste ouvertement ou bien comme un acte de foi dans lequel il se reconnaît sans jamais s'explicitier.

Le « je » narratif retient deux jalons décisifs dans sa conversion à la lecture, à l'âge des préparatifs pour l'École Normale Supérieure, qu'il convient de joindre à un changement de paradigme où règne la suprématie de la forme au détriment du sens, une expression particulière d'appropriation de la liberté. Elle découvre son affinité avec Gustave Flaubert (elle investit *Madame Bovary* du rôle de maître de l'affranchissement) et Marguerite Duras en associant leur style « anti-conventionnel, franc-tireur, novateur » avec la possibilité de faire « le choix d'une extrême liberté, y compris sous les apparences de la plus stricte contrainte ». Du côté de la réception critique, elle adhère à la révolution structuraliste qui lui permet d'exercer le droit d'ignorer la psychologie ou les motivations de l'action du personnage, de faire abstraction d'origine et de culture (qu'elle caractérise tout de même comme « une utopie de la lecture »

focalisée sur la forme), d'employer « la délicieuse langue technique de l'analyse textuelle », et surtout de « pouvoir tout lire et tout comprendre » car « La menace ne plane plus, celle d'être démasquée, traquée, humiliée. Ce jour-là, c'est comme si j'obtenais mon passeport, ma naturalisation, ou plutôt un sauf-conduit universel et intertemporel. » (Desarthe 2013 : 87)

Dans son premier décryptage sur le refus de la lecture, la conscience auctoriale identifie la cause première dans « un malentendu durable qui m'a fait associer langue et terroir. » (Desarthe 2013 : 93) Cette prise de conscience déclenche un enchaînement formel de type associatif où le raisonnement de relativisation, plus propre à l'adulte instruit, s'effondre devant la frayeur de l'identité historique héritée par l'enfant :

« apprendre à lire, c'est apprendre les garçons. Apprendre les garçons, c'est devenir une proie. Être une proie dans la cour de l'école, c'est être une proie dans la France occupée. Être une fille, c'est comme être juive. Être poursuivie par les garçons, c'est comme être traquée par les nazis. » (Desarthe 2013 : 96)

Le décryptage rétrospectif offert par la normalienne qui a gagné sa légitimité livre rétrospectivement l'aveu d'un travail d'élaboration d'un artefact psychologique, « une sorte de rempart de haine contre le livre ». C'est précisément cet artifice qui sert à camoufler ou à surcharger les manifestations d'une angoisse qui est en voie de dissolution à travers l'éclaircissement progressif apporté par chaque angle optique (lectural, scriptural, traductif) : « il était beaucoup plus facile et moins angoissant pour moi de détester de lire que d'avouer ou même de reconnaître la vraie nature de l'effroi qui me tourmentait), il peut être nécessaire d'user de certains artefacts. » (Desarthe 2013 : 98) La dissolution de l'angoisse, du malentendu, de la défiance envers la lecture et envers l'autrui nourrit chaque fois l'identité d'un moi qui se forge à travers les défis de l'espace littéraire et grâce à ses défis.

La découverte de l'écrivain Isaac Bashevis Singer qui coïncide avec « la fin de l'indifférenciation sexuelle, la fin de l'innocence, le début du corps féminin comme proie, la découverte de la violence masculine, du silence qui l'entoure, de son absurdité. » (Desarthe 2013 : 106), marque aussi la transgression de « l'archétype de la femme à liberté réduite ». Le sujet qui s'engage dans la voie des dévoilements de l'intime (tel le personnage de Singer) devient capable d'échapper aux contraintes identitaires héritées ou instituées par le paradigme social ou historique dominant ; la lecture de ses écrits lui révèle « l'occasion d'une réécriture heureuse et dénuée de danger » (Desarthe 2013 : 106) de sa propre histoire.

Le dernier décryptage fourni par l'écrivaine Agnès Desarthe, dans la suite de sa pratique de lecture de Singer, son « maître initiateur », rejoint dans le même mouvement de transgression la haine de la lecture et l'amour de l'écriture : « je ne suis plus dans l'effroi de la langue, parce qu'une double transgression a eu lieu et qu'elle a aboli les frontières, parce que ainsi je ne suis plus moi-même ni métèque, ni française, ni fille, ni garçon, j'accède au sens » (Desarthe 2013 : 118). Le devenir du sujet dans l'espace littéraire retrace en définitif le parcours d'un moi à la recherche du sens, le combat d'un moi qui exige le droit au sens, dans la liberté des choix de son évolution personnelle et sociale. Ces apprentissages

multiples de la lecture, de la traduction et de l'écriture le conduisent à la découverte de son identité et l'instruisent dans le choix d'une voie littéraire qui excelle dans la création ou la recréation continuelle du sens.

Le défi des transmutations

Si la défiance appelle un défi, le devenir littéraire d'Agnès Desarthe est sous-tendu par le défi d'une transmutation qui marque *grosso modo* ce passage de la haine de la lecture au plaisir de l'écriture. En effet, pour l'écrivaine française, le mouvement de cet investissement personnel agit de façon consubstantielle dans les deux sens : « le métier d'écrire, n'a servi et ne sert qu'une cause : accéder enfin et encore à la lecture, qui est à la fois le lieu de l'altérité apaisée et celui de la résolution, jamais achevée, de l'énigme que constitue pour chacun sa propre histoire. » (Desarthe 2013 : 147) L'expérience et la pratique de la lecture conditionnent, nourrissent et soutiennent l'expérience et la pratique de l'écriture et, réciproquement.

Dans ce cas particulier, la valeur et la validité de la prémisse généralement acceptée – écrire c'est lire et lire c'est écrire – se heurte au refus de la lecture comme étape initiale d'une identité réactionnaire (« mon statut de rétive, de résistante à la littérature »), revendiquée délibérément. Le récit autobiographique d'Agnès Desarthe met en scène un espace intime qui permet au sujet de résoudre son énigme ou d'apaiser toutes les formes de conflits engendrées par les différences identitaires. Cet espace littéraire est l'espace d'une transmutation autant vécue et reconstitué que découverte où le sujet a la possibilité de surmonter des épreuves insoutenables car inconnues, d'assumer et de suivre tous les apprentissages possibles propres à la voie choisie : « je vais devenir écrivain, c'est certain, presque inévitable. » (Desarthe 2013 : 37)

Chacune de ces expériences et pratiques contribuent à construire et définir l'identité du sujet, mais seul l'apprentissage de la lecture, le leitmotiv du texte, comporte la force d'un renversement ou le rayonnement d'un détournement créateur :

« Je ne savais pas, je ne pouvais pas lire, car cet acte a priori simple, et qui aurait dû procéder de l'évidence, avait été contrarié, empêché par un accident de parcours presque anodin, un chagrin d'enfant ordinaire, mais qui, parce que la chambre d'écho était trop vaste et, surtout, hantée par de trop nombreux fantômes, n'avait pas trouvé le moyen de s'exprimer. » (Desarthe 2013 : 147)

L'apprentissage de la lecture met en présence une forme d'opposition radicale entre le moi et les autres, entre l'intérieur et l'extérieur, un désaccord qu'elle devrait précisément moduler, conforter ou résoudre grâce aux vertus intégratives de l'enseignement. Le champ lexical de l'obstacle (l'exception, la différence, la contrariété, l'empêchement, l'accident, le chagrin) désignant les aléas de l'existence et de la formation de l'enfant et du jeune d'autrefois, souligne la nature extérieure de l'épreuve. Par contre, le champ lexical de l'écho (le retentissement, le heurt, le coup, l'influence, la hantise) accentue la nature psychique de l'épreuve, dans l'ordre du ressentir et de l'angoisse. La confrontation générique identité – altérité traduit le conflit particulier entre

une identité sociale (scolaire, familiale, religieuse etc.) et une identité lecturale qui opère une transmutation au niveau de l'expression, de la découverte – création d'une expression de soi, celle qui préfigure et nourrit l'identité scripturale du sujet.

Chez Agnès Desarthe, l'identité lecturale et l'identité scripturale sont augmentées par l'identité traductive qui a pour fonction de parfaire les enjeux d'une médiation par le dépassement ou la transfiguration. Le « je » narratif du récit autobiographique cède parfois la place au « je » confessif qui témoigne, par exemple, de son expérience de lecture de la *Recherche* de Proust dans la direction « du sens, de l'élucidation du mystère » :

« l'écriture est avant tout un travail de traduction. Il s'agit pour l'écrivain de confier au langage le soin de transmettre au lecteur une impression qui, à l'origine, n'est pas faite de mots. L'objet à apprivoiser, à cerner, à décrire est fait de lumière, d'intensité, de parfum, d'épaisseur, de saveur, il évolue, il se transforme, se dérobe à l'analyse. La tâche qui consiste à le réduire, à le linéariser, est a priori impossible. (...) Ecrire n'est pas un choix, c'est une nécessité, mais cela n'a jamais aidé personne à vivre, et surtout pas l'auteur lui-même. » (Desarthe 2013 : 144).

L'affinité manifeste du passage autorise une appropriation de la vision de Proust sur l'écriture comme travail de traduction, d'ailleurs bien connue par les traductologues de la traduction – création. Agnès Desarthe insiste sur la fonction de transmission du langage censé confier au lecteur le ressenti intime de l'écrivain, elle relève en effet l'impossibilité de saisir l'ineffable du vécu dans son mouvement de métamorphose continue et elle souligne la nature volatile de la chose à rendre (une impression) par rapport à la substance matérielle du contenant (les mots).

L'identité scripturale partage avec l'identité traductive cette question de la transmutation des impressions en mots, étroitement liée à la problématique de la traduction, ce qui engendre chez Agnès Desarthe le développement d'une technique et d'une méthode particulières. Un autre témoignage, cette fois-ci visant l'expérience de la traduction du roman *Les Papiers de Puttermesser* de Cynthia Owick, fournit l'exemple d'une nouvelle transmutation : « j'ai traduit un livre qui a changé ma vie » (Desarthe 2013 : 111). Les difficultés paralysantes de « cette aventure de traduction » constituent le défi d'un « nouvel apprentissage » fondé sur une expérience qu'elle associe à la métempsychose : « le traducteur accueille « l'âme » de l'auteur, il en devient momentanément le siège. (...) Quand je traduis, je m'absente de moi-même, ne demeurant que la technique, la syntaxe, l'oreille. » (Desarthe 2013 : 115). La transmutation traductive constitue en essence un dépassement du conflit générique identité – altérité, une forme d'intégration de l'autre par un processus d'abstraction de soi-même, un processus de substitution volontaire où le traducteur fait de la place à l'auteur afin qu'il accède immédiatement au langage tout en vidant le signifiant « de la substance dont il l'avait personnellement rempli » (Desarthe 2013 : 116).

La méthode traductive repose en effet sur la saisie du sens ultime, une saisie apparemment instantanée qui occulte le travail de dépersonnalisation du traducteur, son entraînement à surpasser les frontières langagières afin de rendre le texte dans sa limpidité. Selon Agnès Desarthe, cette méthode peut être

réduite à un schéma de lecture structuré en quatre étapes, selon l'acrostiche hébreu PRDS qui, dans le roman de Cynthia Owick, désigne le jardin du Paradis. Les premières lettres révèlent les quatre niveaux d'interprétation d'un texte : P (p'shat) désigne le sens littéral, évident ; R (remez) le sens allusif, les sous-entendus ; D (drosh) le sens induit, généralisant ; S (sod) le sens secret, sens mystique et ésotérique. Pour la traductrice, l'accès au « sod » garantit l'accès à « l'impensé de l'écriture », à la transparence du texte, c'est ce qui lui permet de devenir le « siège » de l'âme de l'auteur, de siéger dans l'espace de création originaire et ainsi de rendre, au-delà de la résistance structurelle des langues, le sens initial, ultime dans l'ordre du visible, du manifeste.

Cette structure échelonnée en quatre niveaux de profondeur qui mène le sujet de l'opacité à la transparence, du visible à l'invisible constitue en définitif une figure du palimpseste et désigne de même l'espace d'une découverte, d'une interprétation et d'une création. Le parcours du sujet dans l'espace lectural, scriptural et traductif participe à l'édification progressive, intégrative et approfondie de son identité littéraire.

Le récit autobiographique proprement-dit constitue et reconstitue le même type de parcours de l'extérieur vers l'intérieur, de l'épaisseur déconcertante des circonstances et des conditionnements scolaires, familiaux, sociaux et historiques au rayonnement de la vérité personnelle. La conscience auctoriale s'engage dans la recherche d'une vérité profonde, ultime par un effort soutenu de décodage herméneutique.

L'entreprise autobiographique est une démarche rétrospective et prospective à la fois, elle va du manifeste vers l'occulté, de l'ensemble vers le détail, du contexte social au tissu de l'intime, de l'héritage historique à l'acquis personnel, dans un mouvement circulaire propre en définitif au cercle herméneutique. Ce mouvement circulaire établit les fondements de la scène littéraire où le décryptage de la conscience auctoriale sert à forger une identité et, d'une manière synchronique, à manifester l'expression d'un acte de création.

Pour l'acteur qui agit dans l'espace des lettres, la défiance de la lecture, quelle que soit son origine la plus impensable, sert comme agent de dissolution – « agissant comme un solvant » (Desarthe 2013 : 95) – qui permet au sujet engagé dans l'entreprise autobiographique d'accéder au moi profond et à la création continue du sens.

BIBLIOGRAPHIE

- Anzieu 1981 : Didier Anzieu, *Le corps de l'œuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard.
- Bénévent 2022 : Christine Bénévent, *Miroirs d'encre. Histoire du livre, désirs de lecture*, Paris, Editions de l'EHESS.
- Blanchot 1988 : Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard.
- Compagnon 1998 : Compagnon, Antoine, *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Editions du Seuil.
- Desarthe 2013 : Agnès Desarthe, *Comment j'ai appris à lire*, Paris, Editions Stock.
- Heinich 2025 : Nathalie Heinich, *Etre écrivain. Création et identité*, 2-ème édition, Paris, Gallimard.

- Houdart-Merot 2018 : Violaine Houdart-Merot, *La création littéraire à l'université*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes.
- Gasparini 2016 : Philippe Gasparini, *Poétiques du je. Du roman autobiographique à l'autofiction*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- Girard 2010 : René Girard, *La conversion de l'art*, Paris, Flammarion.
- Lejeune 2010 : Philippe Lejeune, *L'autobiographie en France*, 3-ème édition, Paris, Armand Colin Editeur.
- Macé 2022 : Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard.
- Mavrodin 1982 : Irina Mavrodin, *Poietică și poetică*, Univers, București.
- Passeron 1996 : René Passeron, *La Naissance d'Icare. Éléments de poétique générale*, Paris, Editions ae2cg.
- Passeron 1989 : René Passeron, René, *Pour une philosophie de la création*, Paris, Klincksieck.
- Petitjean 2023 : Anne Marie Petitjean, *La littérature par l'expérience de la création. Théories et Enjeux*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes.

Sitographie :

- Coudreuse 2013 : Anne Coudreuse, « La lecture, de l'angoisse à l'accomplissement de soi », publié 01 décembre, « Portail des livres et des idées. Littérature », disponible en ligne : <https://www.nonfiction.fr/article-6812-a-lecture-de-langoisse-a-laccomplissement-de-soi.htm>, page consultée le 10 janvier 2025.
- Desarthe 2021 : Agnès Desarthe, « Où je suis quand je lis ? », dans « Le Nouvel Obs », 22 avril, disponible en ligne : <https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20210422.OBS43144/ou-je-suis-quand-je-lis-par-agnes-desarthe.html>, page consultée le 10 février 2025.
- Desarthe 2023 : Agnès Desarthe, « Je suis enfin chez moi, au pays des écrivains », dans « Lire Magazine », publié le 14/07, Agnès Desarthe déclare sa flamme à la Normandie, disponible en ligne : <https://www.ouest-france.fr/culture/livres/lire-magazine/je-suis-enfin-chez-moi-au-pays-des-ecrivains-agnes-desarthe-declare-sa-flamme-a-la-normandie-ccb8d3b8-2092-11ee-99d3-d8f473980443>, page consultée le 10 janvier 2025.
- Dumontet 2010 : Fabienne Dumontet, « Agnès Desarthe : « Se placer dans le temps où la langue n'existait pas encore » », dans « Le Monde des livres », publié le 04 novembre, disponible en ligne : https://www.lemonde.fr/livres/article/2010/11/04/agnes-desarthe-se-placer-dans-le-temps-ou-la-langue-n-existait-pas-encore_1435286_3260.html, page consultée le 12 février 2025.
- <http://culturebox.francetvinfo.fr/livres/romans/comment-jai-appris-a-lire-la-declaration-damour-dagnes-desarthe-aux-livres-138815>, page consultée le 10 février 2025.
- <http://www.franceinfo.fr/emission/tout-et-son-contraire/2015-2016/agnes-desarthe-j-ai-appris-lire-en-meme-temps-que-j-ai-appris-les-mains-aux-fesses-16>, page consultée le 10 février 2025.
- <http://www.franceculture.fr/emission-le-temps-buissonnier-agnes-desarthe-«-comment-j-ai-appris-a-lire-»-aux-editions-stock-2013->, page consultée le 10 février 2025.